

MARYSE CONDE ET LA QUETE DE SOI

"Toute littérature est une tentative de se dire" avoue Maryse Condé à Françoise Pfaff au cours des entretiens publiés par cette dernière en 1993 (Karthala).

Aveu obtenu à la 109ème page, après plusieurs affirmations sur le caractère fictionnel de ses romans comme de ses personnages. Mais n'était-ce pas là parade bien compréhensible de tout auteur qui refuse l'indiscrétion du journaliste et les amalgames réducteurs ?

Cependant la confiance s'établissant, Maryse en dira long sur son rapport avec ses livres. Et cela nous éclaire pour établir avec plus de précision :

- 1) l'objectif explicite de l'écrivain ;
- 2) l'interférence des éléments biographiques dans son oeuvre romanesque ;
- 3) la signification de cette oeuvre au regard de cette vie de femme noire antillaise, mais très particulière, qui se nomme Maryse Condé née Boucolon.

Or donc Maryse estime -en généralisant- que l'objectif de toute littérature est de "se dire, de se situer dans le monde, de se définir dans ses rapports avec les autres et avec soi-même" et elle cite l'oeuvre de Proust comme la plus belle "quête de soi, de son milieu, de son être". Ainsi dans sa définition globale comme dans son exemple singulier, elle opère le même mouvement : d'abord de soi à autrui (le monde, les autres, son milieu), ensuite de retour à soi (rapports avec soi-même, quête de son être).

Soi-autrui-soi.

Elle formule dans le même temps une double postulation : se dire, se définir, d'un côté (nous dirions s'exprimer), et pour Maryse dont la personnalité est très individualiste, cela entraîne que l'oeuvre littéraire devienne le véhicule d'une grande partie de ses sentiments, idées, opinions politiques, réactions, souvenirs, etc. De l'autre côté une quête de soi, autrement dit une recherche de son Etre (avec une dimension d'entêtement un peu mystique)...

Elle commente un peu plus loin "Si on se connaissait on n'écrirait pas, il n'y a pas de romancier pour qui "je" soit un donné... écrite par des Blancs ou des Noirs, des Anglais ou des Chinois, toute

littérature est une quête de soi, un effort pour s'élucider".

J'adore comme Maryse se cache derrière les généralisations ! C'est beau comme un sujet de dissertation. Mais cela se discute, justement, car il y a la littérature-chant, la littérature de combat, la littérature policière, la science-fiction, etc. On peut aussi aimer raconter des histoires au clair de lune ou évoquer tous les exploits des guerriers d'antan comme les griots africains.

Mais revenons à l'écriture. Pour Senghor, dès que le poète est ému il chante. Un peu comme le feuillage vibre au souffle du vent. Pour Rimbaud il s'agit d'étreindre la vérité dans une âme et dans un corps". Pour Leiris l'écriture est comme une corrida où l'auteur s'expose au regard perforateur du lecteur.

Camus "se cherche"-t-il lorsqu'il écrit "La Peste" ou fait-il un roman philosophico-moral ? Et après Camus, quel est l'objectif de la littérature nègre militante, dont les romanciers comme Mongo Beti et Oyono, puis Fantoure et Labou Tamsi auteurs de combat, voisinent avec des quêteurs de soi (car il y a aussi certes) comme Hamidou Kane, Mudimbe ou Boris Diop ?

Il y a donc une foule de raisons d'écrire. Heureusement, Comme de raisons de vivre, du reste.

Mais la pudeur de Maryse l'incline à "banaliser" ses motivations personnelles. Elle ne veut rien moins que d'avoir l'air de faire une confidence ! Donc elle généralise.

Retenons ce projet plutôt narcissique : écrire pour se définir d'une part et se chercher d'autre part. "On écrit d'abord pour soi" dit-elle encore.

Concrètement, dans la vie, Maryse passe son temps à refuser de se définir : elle dit surtout ce qu'elle n'est pas "je ne suis pas une Africaine-américaine, ... je ne suis pas une féministe, j'ai remis en question le Nègre de la Négritude".

Plus tard après avoir été inscrite au parti communiste, elle dira que les clichés sur le socialisme et la révolution sont peu de son goût. Plus récemment on l'entend affirmer qu'elle n'est pas un écrivain francophone, et la preuve c'est qu'elle écrit un roman en anglais. Elle ne s'identifie pas davantage au mouvement de la créolité.

S'il y a une constante chez Maryse c'est bien le refus d'être classée dans une catégorie, quitte à prendre des positions paradoxales. "Je me moque royalement de l'opinion des gens".

Admettons donc que la littérature soit pour elle l'outil privilégié pour se connaître et se définir ; il convient de voir comment elle conçoit cette recherche de soi en relisant ses livres.

Voyons le 1er : Heremakonou qui est aussi le moins connu.

Après quelques clichés comme "un auteur n'est jamais assimilable à ses personnages" ou "un livre est toujours une fiction" Maryse reconnaît au cours des questions patientes de Mme Pfaff que, à bien y réfléchir, en parlant de Veronica, elle parlait d'elle-même. Or une page plus tôt elle "prouvait" le contraire "Veronica n'est pas moi".

Voyons cela de plus près : derrière quelques masques concernant les lieux et les comparses (le Ghâna pour la Guinée, le ministre pour l'avocat) la dite Veronica ressemble étonnamment à son auteur ; et un tas de péripéties du roman ont été effectivement vécues par Maryse, depuis le rôle de professeur jusqu'à l'épisode de l'étudiant emprisonné et tué, depuis l'intimité avec un personnage politique africain jusqu'aux souvenirs de son enfance antillaise. Depuis ses illusions sur l'Afrique jusqu'à sa déception et son départ.

Dès lors s'agit-il d'une biographie romancée ? loin s'en faut. Maryse taille dans son existence des situations réelles et des personnages réels, qu'elle mélange à des éléments fictionnels ; et elle intègre le tout dans une intrigue romanesque construite comme une pièce de théâtre, avec un préambule, une action qui débouche sur une crise, et un dénouement. Alors que sa vie à elle continue et rebondit. Et que dans ce découpage et ces collages, elle a laissé de côté les événements de son existence les plus traumatisants, comme son divorce, son séjour en prison, et son expulsion du Ghâna après la mort de Nkrumah.

De même ses 4 enfants sont absents de la vie de Véronica alors qu'ils accompagnent celle de Mme Condé divorcée.

A travers ce bricolage de réel et de fiction "se dire, se définir" elle le fait cependant, avec une force étrange. Un exemple ? L'irritation contre la société antillaise est manifeste chez Veronica et se concentre sur la critique acerbe de sa famille. Maryse confirme 20 ans plus tard ce qu'elle a ressenti comme un enfermement : "on vivait en vase clos, on affichait une sorte de mépris pour ce qui n'était pas nous... nègres de la rue, mulâtres et blancs".

En revanche, elle prête à Veronica une aversion pour sa mère que elle, Maryse, réfutera absolument dans l'interview. Un psychanalyste pressé dirait sans doute qu'elle transfère sur son héroïne un sentiment dûment refoulé et censuré... Nous ne sommes pas psychanalyste, et nous suggérerons plutôt que le romancier choisit de polariser sur

la mère de son héroïne-porte-parole l'ensemble des caractéristiques de la petite bourgeoisie noire de la Guadeloupe des années 30, dont le système éducationnel est castrateur.

Mais l'enfant Maryse fut une fillette très aimée, très choyée, et ne comprit que bien après la mort de sa mère, l'atmosphère de serre chaude où elle avait grandi. La petite chèvre aurait certes voulu grimper sur la clôture du pré. Mais ce n'est que la clôture franchie que le pré lui paraîtra franchement irrespirable ! Ainsi Veronica-Maryse parlant de sa famille.

On pourrait suivre dans d'autres livres de Maryse ce rapport complexe avec cette enfance qu'elle évoquera longuement encore dans Une saison à Rihata, et qui sera le sujet central de La vie scélérate.

C'est sans doute le seul ouvrage qu'on peut qualifier de roman familial des origines tant sont nombreux les repères biographiques de l'auteur. La romancière n'a pu cependant s'empêcher d'inventer l'âneul Albert, qu'elle "piqué" dans la vie d'un ami Antillais rencontré à Los Angelès ! Ainsi, même dans cette "histoire à peine romancée" l'auteur éprouve le besoin de fonder sa souche dans un personnage imaginaire ! Et quel personnage ! N'est-ce pas l'ancêtre de qui elle aurait aimé descendre. Energique, aventureux, constructeur, politiquement lucide, indépendant et farouchement fier, dans le monde de nègres pleins de complexes qui composeront sa vraie lignée.

Mais au fait cet ancêtre Albert, cet ancêtre d'un autre, pour quoi Maryse l'a-t-elle choisi ? élu ? n'est-ce pas parce qu'il lui ressemble ? C'est un ancêtre à sa mesure. Et ce malgré sa tentative de démystification en fin de parcours.

Revenons à Veronica fascinée par l'Africain, ce « nègre à aieux ». Comme si elle n'en avait pas. Problème régulièrement soulevé dans la littérature antillaise et pour cause.

Ceci fait-il davantage partie de la quête de soi que Maryse dit poursuivre dans son œuvre ? Cette obsession de se retrouver dans une histoire, et des aieux qu'elle y projette, mènera l'antillaise et l'écrivain d'abord en Afrique. J'ai dit ailleurs comment ses trois premiers romans avaient rendu compte de l'essentiel de cette quête et ce qui y avait mis fin. Ce fut un itinéraire existentiel dans sa civilisation d'origine mais où elle se découvrit étrangère ... Elle n'a reconnut vraiment pas ses aieux. Ségou semble son adieu à l'Afrique. Peut-être aussi sa reconstruction de la mémoire si confuse du peuple des Antilles, sa réponse à l'effondrement d'un mythe.

A partir de là, Maryse fera son retour au pays natal (ce n'est pas pour rien qu'elle admire tant Césaire).

Et c'est dans son île qu'elle entreprend de recréer la saga familiale, et d'inventer cet ancêtre Albert puisqu'aussi bien elle n'espère plus en trouver d'autre.

Ainsi la quête de soi et la quête de l'origine, le désir de dire et l'affirmation de sa singularité se croisent infiniment dans les romans de Maryse Condé, il est bien compliqué d'en démêler l'écheveau.

Les rapports avec les Africains et avec les Antillais, avec les hommes et les femmes, avec la famille surtout, sont surdéterminés par cette postulation dialectique, se dire/se chercher. S'affirmer d'abord et se heurter aux autres, aimer et haïr, s'échouer sur les rocs de l'existence, s'interroger, qui suis-je, d'où venu ? donc la quête et repartir pour un nouveau voyage. Et s'il faut être "nomade" comme elle le conseille encore, n'est-ce pas parce que l'étrangère n'est che elle nulle part ?

"Si tu regardes bien les personnages des deux romans (Heremakhonou, La traversée de la mangrove) ce sont des femmes à la recherche de quelque chose, des enfants qui ne sont pas très heureux, des hommes qui n'ont rien trouvé".

Mais nous constatons la même chose dans La saison à Rihata, dans Pays Mélé, dans La vie écarlate, ou les derniers rois mages. Derrière ses personnages de toutes catégories sa quête ne serait-elle aussi celle d'un bonheur plus vaste à une autre échelle ? Et la signification de ses livres ne dépasse-t-elle pas l'objectif finalement assez limité, au début énoncé ? Elle réfute certes tout engagement, toute responsabilité (p. 66 Pfaff). Refus d'être embrigadée dans une école ou toute autre cause.

Pourtant après le cruel constat de "vie scélérate qui a raison de nous", après ses longs périples sur trois continents, et même si sa lucidité cruelle ne lui épargne la vue de la bêtise des faibles ni de l'égoïsme des médiocres, que signifie la parabole de Gesner le musicien qui termine le roman familial, lorsque Coco la benjamine de la lignée des Louis part pour la France ? (tout comme Maryse partit jadis, avec joie, tirant un trait sur la Guadeloupe).

Cette histoire d'un oiseau amoureux qui enceinta sa mère fit que lui Gesner naquit "dans un éclat de trilles", pourquoi ?

Gesner n'explique pas, mais s'adresse à l'étudiante :

"Ce que je veux te dire c'est que toi, tu es l'enfant de notre demain. Regarde ce pays, le nôtre, le tien, ... moi ce que j'essaie de faire c'est de lui garder sa voix. Toi aussi tu peux, tu dois faire quelque chose. Nous autres nous sommes las. Tu es l'enfant de notre demain".

Alors, n'est-ce pas une mission que l'écrivain assume là, et une fidélité à cette famille et cette île ? Dans tous ses voyages et chacun de ses livres ne leur a-t-elle "gardé leur voix", avec rancune ou ironie, avec tendresse ou nostalgie, elle leur sauve leur voix, la voix vraie des Antilles.

Quand par ailleurs Maryse dit "Notre peuple est en passe de perdre totalement sa parole, il est menacé, et le devoir des créateurs est peut-être de l'écouter, de restituer sa parole, d'imaginer ce qu'elle pourra être demain..." on peut donc en induire que, pour elle, la littérature n'est pas seulement expression et quête de soi, mais aussi écho d'une mémoire collective, oreille du passé proche d'un peuple vivant, et invention, prospection de son avenir.
